

MAGYAR (*Ladislaus* ou *Laszlo Amerigo*) (Theresopol-Szabadka, 1817-Bihe, 1854), Marin et explorateur hongrois.

Esprit aventureux, il étudia pendant deux ans à l'École navale de Fiume, puis s'embarqua en 1844 pour l'Amérique du Sud, où il prit du service dans la Marine de l'État de La Plata. On le voit ensuite participer à la guerre entre le dictateur argentin Rosas et l'Uruguay. Enfin, en 1847, il gagne l'État africain de Calabar, dans le fond du golfe de Guinée, il entre dans les bonnes grâces du sultan nègre, qui lui confie sa flotte (?) et l'autorise ensuite à pénétrer dans l'intérieur pour satisfaire ses goûts de voyageur. Il ne nous a laissé, et c'est dommage, aucune relation sur les aventures qu'il courut alors. Mais nous devinons qu'il a dû connaître et fréquenter de près un monde fort mêlé où l'on s'occupait, sous couvert de commerce avec les indigènes, surtout de traite. Ce n'est qu'à partir de 1845 que certaines puissances européennes, en premier lieu la Grande-Bretagne, envoyèrent des croisières le long de la côte pour exercer une surveillance entre les mailles de laquelle les négriers continuèrent longtemps à se glisser.

En 1848, on retrouve Magyar dans ce qu'on appelait alors le royaume d'Angola. En réalité les Portugais y entretenaient un gouverneur dont l'autorité, à partir des ports de la côte, Angola, Benguela, Ambriz et Mossamedès, ne s'étendait pas bien loin dans l'intérieur. Magyar paraît s'être rendu d'abord à Ambriz, d'où il entreprit, en mai et en juin 1848, une expédition aux bouches du Congo, dont nous aurons à parler plus loin.

Ce ne fut là qu'un bref épisode et, à vrai dire, un échec. Il put facilement se rendre compte que les moyens d'action dont il disposait étaient insuffisants pour lui permettre de réussir là où Tuckey avait échoué et il se rabattit finalement sur l'Angola, comptant que l'accès de l'intérieur y serait bien plus facile que par la voie du fleuve.

Il partit de Benguela le 15 janvier 1849 et n'atteignit Bihe, le dernier point auquel les Portugais avaient accédé jusqu'alors, qu'au prix de mille difficultés, après avoir traversé un pays aride et rocheux, à végétation fort clairsemée. Loin de se décourager, il ne considérait Bihe que comme un point de départ vers une Afrique encore inconnue, celle qui s'étendait presque d'un océan à l'autre entre les 15° et 25° parallèles et que contourneront plus tard par le Nord Livingstone en 1853-1854 et le major Serpa Pinto en 1878-1879.

Pour mettre toutes les chances de son côté, Magyar commença par apprendre quelques dialectes indigènes, puis il épousa la fille du rottelet de Bihe, une princesse noire qui lui apporta en dot quelques tonnes d'ivoire et un sérieux contingent de chasseurs d'éléphants. Puis, emmenant tout son monde, y compris sa nouvelle épouse, il se mit à étendre progressivement ses courses autour de la capitale de son beau-père.

Tout ce qu'on connaît sur ses voyages se trouve dans une série de lettres qu'il envoyait occasionnellement en Hongrie, à son père. Quelques-unes de ces lettres ont été traduites du hongrois en allemand par un certain Johann Hunfalvy et publiées en 1856 et 1857 par A. Petermann, dans ses « *Mitteilungen* ». Elles se rapportent à deux expéditions qui toutes deux avaient en vue la reconnaissance des terres inconnues situées entre le fleuve Cunene et le bassin du lac Ngami, au Nord du désert du Kalahari. Pour respecter les noms propres qui nous sont donnés par le voyageur et qui ont bien changé depuis, disons que la première atteignit le Kamba, entre les 16° et 17° degrés de latitude Sud et 18° et 19° degrés de longitude Est (de Greenwich), tandis que la seconde eut pour objectif l'Ukanyama, entre les 19° et 23° degrés de latitude Sud

et les 21° et 26° degrés de longitude Est. Quand on les reporte sur une carte actuelle, on voit que ces coordonnées délimitent des aires fort étendues débordant le Ngami au Sud et comprenant au Nord une série d'affluents, dont le Kubango, qui est son tributaire principal. Malheureusement, les carnets de route de Magyar sont perdus; ses lettres ne donnent que des détails insuffisants sur les régions ainsi visitées et la précision même de ses mesures astronomiques est douteuse, de sorte qu'il planera toujours une certaine incertitude sur les résultats obtenus par ce précurseur des grands explorateurs de l'Afrique centrale.

Le premier des voyages que nous venons de rapporter eut lieu dans les premiers mois de 1849, le second en 1852, mais il dut y en avoir d'autres sur lesquels on ignore à peu près tout. Le 14 février 1853, M. W. D. Cooley a communiqué à la Société de Géographie de Londres des extraits d'une lettre reçue par le père de Magyar et dont il n'est pas question dans le dossier hongrois. Il y est question d'une randonnée exécutée dans une tout autre direction que les précédentes.

Le 20 février 1850, écrit Magyar, je suis parti de Bihe avec ma femme et 285 hommes bien armés. Me dirigeant vers l'Est, j'ai atteint, au bout de 33 jours, une région qu'on peut qualifier de « mère des rivières », d'où part le Kaszabi-Kandar, large à certains endroits de plusieurs milles et qui, après un cours de 1.500 milles, va se jeter dans l'océan Indien. Ce fleuve ne peut être que le Zambèze; mais ici encore, tant de noms indigènes aujourd'hui disparus sont appliqués aux détails de la route et les coordonnées sont si décevantes lorsqu'on les reporte sur la carte, qu'on se demande où Magyar a réellement été et par où il est passé.

Quoi qu'il en soit, les dernières nouvelles qu'on reçut de cet étrange et un peu énigmatique personnage sont datées d'Eupata (Central Ohila), en 1853. Une fois de plus cette localité est introuvable sur les cartes actuelles, mais il y a de fortes raisons de croire qu'elle était située sur le fleuve Cunene, près de son confluent avec son affluent le Colui. Arrivé là, après combien de fatigues, le malheureux raconte qu'il souffre beaucoup d'une maladie des yeux, que sa santé est fort ébranlée et qu'à trente-six ans il a toutes les apparences d'un homme de soixante ans. On peut présumer que, dans cet état, il eut grand-peine à regagner Bihe et que, s'il y réussit, ce fut pour succomber bientôt après.

Toujours est-il que son père, ne recevant plus de nouvelles de lui, adressa, au bout de dix-huit mois, une demande d'information au Gouvernement portugais, car il savait que les autorités de Benguela avaient été à maintes reprises en relations avec son fils.

La demande resta sans réponse, soit que le Gouvernement portugais ne l'ait pas transmise, soit que l'enquête faite sur place n'ait pas donné de résultat. Un peu plus tard, l'Académie hongroise fit à son tour une tentative infructueuse pour récupérer les papiers que devait avoir laissés le disparu. Toute cette précieuse documentation, qui comprenait des cartes et des notes soigneusement classées, se perdit. Peut-être a-t-elle été détruite par les Noirs, compagnons de Magyar? Mais peut-être aussi les autorités portugaises, qui en connaissaient l'existence, parce qu'elle leur avait été précédemment offerte par le voyageur contre une rémunération honorable, l'ont-ils détournée à leur profit, hypothèse sans fondement réel et qui a contre elle le fait que rien n'a transpiré depuis cent ans d'une telle documentation, ni à Lisbonne ni ailleurs.

Ce qui intéresse le plus les Belges, dans la vie de Magyar, c'est qu'il est au nombre des premiers qui ont essayé de remonter le Congo.

Une des lettres qu'il a adressées à son père,

bien qu'écrivant dans un style qui, comme toujours, s'inspire plus du pittoresque que de la précision scientifique, nous donne sur ce voyage des renseignements qui se résument comme suit :

Parti d'Ambriz, le 9 mai 1848, Magyar arrive le 16 à Punta de Lenha, factorerie située au Nord de l'estuaire du Zaïre. Comme dans beaucoup d'autres localités de la côte, on s'y occupe surtout, remarque-t-il, du trafic des esclaves. Après avoir été immobilisé pendant deux jours par un accès de fièvre, dont il vient à bout à force de quinine, il pénètre dans l'estuaire, dont le cadre lui semble merveilleux. Il décrit complaisamment la rive méridionale qui s'élève progressivement, la mangrove faisant alors place à des bouquets d'arbres variés entre lesquels s'aperçoivent des villages. Sur l'eau circulent de petites embarcations à voile. Partout on voit des hippopotames, dont la tête apparaît au ras de l'eau, et des crocodiles dormant sur des bancs de sable.

Quand on remonte vers Boma, on doit passer entre des îles et lutter contre un violent courant. Les rives, avec moins de végétation, se montrent alors moins plaisantes. Enfin, le 6 juin, tard dans la nuit, le bateau qui porte Magyar arrive à Boma.

Boma était alors un très important marché d'esclaves, où ne résidaient, pour les besoins de leur commerce, qu'un petit nombre d'Européens. Ceux-ci ne se hasardaient guère au delà, par suite de la crainte que leur inspiraient les tribus établies en amont sur le fleuve. Dans cette direction le pays était donc très peu connu. Raison de plus pour inciter le voyageur hongrois à s'y risquer. Le 27 juin, il quitte Boma dans son bateau, accompagné de six matelots qu'il a recrutés à Kabinda, et de Noirs du pays qui lui serviront d'interprètes.

Il prolonge la rive Nord et voit bientôt le fleuve se rétrécir jusqu'à ne plus atteindre, dit-il, que la largeur du Danube à Budapest. Les rives, rocheuses, sont couvertes de végétation. Lorsqu'on passe devant un village, on est arrêté par les habitants. Le chef se présente et exige qu'on lui paie tribut.

Le 29 juin, on dépasse un rocher qui se détache de la rive gauche pour s'avancer dans le fleuve. Il s'agit sans doute, dit Petermann, du Salan Koonquetty Rock, de Tuckey, maintenant connu sous le nom de rocher du Diamant. A partir de ce point la vitesse du courant s'accroît et le vent mal orienté ne permet plus qu'une progression très lente. La largeur du fleuve continue à diminuer, tandis que les rives, d'abord calcaires, deviennent granitiques.

Le 30 juin, on commence à entendre le bruit des cataractes, bien qu'on s'en trouve encore à une distance de plusieurs heures. Lorsqu'il y arrive enfin, Magyar, avec son sens du pittoresque, les décrit à son père comme un spectacle des plus impressionnants. Le lit du fleuve, dit-il, est parsemé de rochers aux pointes aiguës, entre lesquels l'eau s'échappe en mugissant.

Le 1^{er} juillet 1848, décidé à aller le plus loin possible, il débarque au pied des rapides et s'engage sur la rive, laissant le bateau à la garde de quatre de ses matelots. Cette rive est déserte. Les populations fuient le voisinage des chutes, qui ont la réputation d'être hantées par les esprits. C'est du moins ce que lui affirment les Noirs qui l'accompagnent et quelques autres, probablement des pêcheurs, qu'on trouve errant aux environs.

Magyar se met en marche en suivant approximativement le fleuve, mais le manque de chemin frayé rend cette marche extrêmement pénible. A chaque instant se présentent des ravins qu'il faut franchir en se déchirant aux arbres épineux qui barrent le passage. Au bout de plusieurs heures, le voyageur, épuisé, est tout heureux de se retrouver au bord du

fleuve, en un endroit plus découvert, où il s'arrête devant un spectacle qu'il trouve merveilleux : une chute d'une hauteur de 16 pieds enveloppée de vapeur d'eau où se déploient les teintes de l'arc-en-ciel. La lettre se termine sur cette description et sur une série de considération fantaisistes sur l'origine et le cours du Congo.

D'après M.-E. Devroey, qui connaît bien les lieux, il s'agit probablement de la chute de Yelala, et l'endroit où Magyar a quitté son embarcation doit se trouver au pied des rapides de Kasi, à 6 kilomètres en amont de Matadi.

Nous n'en connaissons jamais davantage. Jusqu'où est allé le premier Européen qui, après Diego Cao et Tuckey, se soit heurté aux rapides du Congo ? Sans doute pas bien loin au delà du point où nous l'avons laissé. Il a dû rapidement se rendre compte qu'il avait devant lui des obstacles invincibles et que ces obstacles résidaient plus encore dans l'hostilité de la nature que dans celle des hommes.

15 octobre 1949.

R. Cambier.

Dr. H. Ronay, *Extracts from the letters of an hungarian traveller in Central Africa, with remarks by W. D. Cooley*, read Feb. 14, 1853. *The J. of R.G.S.T.*, 24 (1854), pp. 271-275. — A. Petermann, *Geographical notes*. *Pet. Mitt.*, année 1856, pp. 36-37. — Idem, *Die Reise von Ladislas Magyar in Süd-Afrika, nach bruchstücken seines Tagesbuch.*, *Pet. Mitt.*, année 1857, pp. 271-276. — *Boletim e Annuaire do Conselho Ultramar*, Lisboa, 14^e fasc., juillet 1856. — E. Devroey, *Le bassin hydrographique du Congo*, Bruxelles, 1941, pp. 65-69. — R. Cambier, *Atlas général du Congo, Carte des grandes explorations*, Publ. de l'I.R.C.B., 1948.